



Tamis de Plumes 98-99

Gildas LEMAITRE

Sur des idées de Jacqueline LABARTHE

Un pied né le 021100

PPPPPPPPerçu.....	3
Jijis de l'été.....	4
PPPPPPPPPremier souvenir scolaire	5
Bécédaire d'automne	6
BBBBBBBBBrrrrrr.....	7
BBBBBranle-bas.....	7
Plusieurs.....	8
Haïkus	8
Tout bésaire à la fois	9
Mot croisé, en huit lettres	10
Mot croisé, encore	10
Avec et sans	10
Espérantie, le 5 décembre 1999.....	11
Inventaire 1998	13
1999.....	13
Boule de neige	14
Aimes et fais ce que voudras	15
Cherchez l'e	15
Heure d'été, heure d'hiver.....	16
Conscience	17
Météorite.....	17
Percolation	18
Hors contexte.....	19
01 Janvier.....	19
En cet instant dans le monde.....	19
Haïku du métro.....	20
Haïku de la lune	20
Salle d'attente	21
Viens, petite Jeannette.....	22
Quand les trains n'avaient pas de nom	23
Une histoire d'îles	25
Au marché	26
Heptasyllabes.....	26
L'hiver serait long	27
Les chemins du temps.....	28
Haïkus	28
PPPPPP	28
PPPPPPP	29
Heptasyllabes.....	29
Pentasyllabe	30
Mémoire	31
Haikus	32

Haïkus de l'automne

La fleur qui se fâne
a regardé le soleil
Elle vieillit la terre

Vains encombremens
Partout le pays s'agite
Voilà la rentrée

Encore un peu chaud
pour la feinte nonchalance
avant les grands froids

PPPPPPerçu

Je suis plein de respect pour le percepteur qui voit passer et repasser l'exposé de tant de puissances prétentieuses, de propriétés parcimonieuses ou paradisiaques. Ces propriétaires, il préférerait les voir en prison, pour pouvoir à son tour prendre leur pouvoir et devenir son propre percepteur.

Quand un percepteur perçoit cela, on s'aperçoit qu'il peut percer les paniers de l'Etat.

Péremptoire! Vous avez dit péremptoire?

Jijis de l'été

Juillet - Le jusant jaillissant déjà jusques dans les ajoncs du jardin.

Jessie jouait justement là, dans mon rêve
Le jusant, je le jure, je ne l'ai pas vu, mais je jure que
j'ai vu le torrent se jeter dans mes jambes.

J'ai senti l'odeur du jasmin

J'aurais pu voir des gens giflés par les geysers ou par
les giboulées pendant que surgissait un geai gémissant.

Eh oui! Gigi, tu tiens à ton Gé

J'y reviens, à mon J, qui jappe au milieu des jonquilles
et qui se justifie dans mon journal et se jalouse dans la
joie de juillet

Entends-tu, je te raconte les jeux du vent. Je gémis
dans les giboulées. J'use le socle où je tourne, où je
jérémie mes jérémiades.

Là où je suis, tout le long du jour, je jette mon ombre
giratoire, je jase sur le temps qu'il fera, sur la jeune
tempête, sur la juste pluie.

J'ai les ailes d'un papillon qui jamais ne s'envole.

Jamais je ne souris, moi, messager des souffles de la
terre.

PPPPPPP Premier souvenir scolaire

- Présent!

Pépé est là, il pépie avec mon papa. Il a pensé à m'apporter une grappe de raisin

- Présent!

Prends, me propose-t-il, pèle grain, garde les pépins, je planterai les premiers et pour qu'ils poussent plus, je pisserai dessus.

- Présent!

Mon père opina: pour une première rentrée, il faut apprendre à pisser.

- Présent!

Il ne pleut pas. Il pleut seulement des présents, c'en est pénible. A peu près 120. C'est pas un parapluie qu'il me faudrait, c'est un paraprésent. Avec mon nom qui commence par P, on va s'apercevoir que des présents, ça peut passer pendant presque toute la première heure.

- Présent!

- Présent!

Pépé perd patience

"Putaing, des L, il en pleut comme il en pue ! Je pourrais péter cent pets de plus."

Papa opina:

"Pépé, permet moi de pousser le petit. Tu pourrais lui apprendre qu'un pet, ça n'est plus possible en classe de première P"

Bécédaire d'automne

A comme Arborescence au couleurs chaudes
B comme les Baies rouges cueillies au bord du chemin
C comme les Corbeilles remplies de fruits
D comme la Débandade de la terre sous la pluie
E comme l'Embellie après l'averse
F comme une Fabrique de châtaignes chaudes
G comme la Gabegie des voitures retrouvées
H comme l'Habile souris qui se faufile sous la pluie
I comme l'Imbrication du chaud et du froid, du vent et du soleil
J comme le Jabot de la dinde dans la mare
Karamba, c'était déjà l'été !
L comme la Liberté de la terre moissonnée
M comme la Mobilité des feuilles qui tombent vers le sol
N comme la Noblesse d'un chapeau sous la pluie
O comme l'Obus qui éclate du tonnerre
P comme la Puberté des filles à la rentrée du lycée
Q comme la première Question du devoir
R comme la première Réponse
S comme un Thé Urgent jusqu'à Zède

BBBBBBBBBrrrrrrr

Belle bourrasque, le bateau bourlingueur bleu se balance trop fort dans la baie au large des brisants. Les barriques de blé brisent leur bardage. Les bêtes bêlent et se blessent, le berger bégaye, blême de peur, et bouffe son béret. Bébert et Babette se barricadent avec des bardeaux.

La bourrasque est finie, le bateau se balance comme un bébé.

BBBBBranle-bas

Le combat ne fut certes pas long. Il débuta brusquement, quand le barbare débarqua, brandissant un sabre d'abordage. Le brave breton, embêté par sa blouse, bascula bien vite derrière son bahut. Bientôt le barbare brisa le bois puis le blessa au bras.

Le coup suivant lui coupa la tête.

Béni soit le bon Dieu, à qui il bredouilla :"Bonjour".

Plusieurs

Au commencement, il était seul. Seul pour chercher l'eau, seul pour monter le muret de pierre, seul pour cueillir et engranger quelques chataignes, seul pour naître, seul pour mourir.

Après, ils furent deux, d'abord seuls, chacun de son côté. Puis, voyant que l'autre n'était pas si méchant, ils se rapprochèrent.

Un jour, l'autre trouva une source plus près. Il la montra à son voisin.

Le jour suivant, il peinait à monter une lourde pierre au linteau de la porte. Le voisin passa, qui l'aida.

Non! Ca ne se passa pas comme ça. Il dit au voisin: "viens, j'ai besoin de toi".

C'est ainsi qu'ils posèrent un premier linteau, puis le linteau de la porte du voisin.

Quelques temps plus tard, d'autres arrivèrent, qui firent prendre corps au village. Il y en eu bien un ou deux qui eurent de la peine à quitter leur esprit belliqueux, mais leurs enfants ou les enfants de leurs enfants ont voulu vivre.

C'est comme ça sur la terre !

Haïkus

Il tira la langue
Histoire de manifester
Et s'en retourna

Piquante la sauce
rouge presque sans dans l'assiette
la tranche de langue

Tout béfaire à la fois

Etre emberlificoté, mais être aussi béat,
bercer le bébé avec un pied
boire une bière avec une main
gamberger bizarrement avec son hémisphère gauche
bredouiller et faire braire sans barguigner
bénir avec l'autre pied
baiser avec la bouche
Etre bien assis
souffler une bouffée avec le nez
observer le buffet avec un oeil
sentir la chaleur de la braise dans le dos
avoir l'autre oeil brillant
La jambe est cambrée
Le rein est biblique
l'oreille oblongue et la musique baroque

Mot croisé, en huit lettres

- On les chausse, quand on s'installe pour ses mots croisés favoris, en huit lettres.
- Grivois : Au petit temple où tous les hommes sont égaux, on la baisse ou on la lève, selon les genres, qui ne sont jamais neutres
- Examen : Sans elles, on peut y lire quelques lettres. Il suffit de se boucher un oeil.
- Question d'adaptation : Avec elles, tout peut se brouiller, ou au contraire s'éclaircir tout net.
- Elles habillent un milieu de figure et parfois le haut d'une tête.
- A l'éclipse, on les fume
- Pinochet s'y est toujours caché
- Elles servent à être cherchées

Mot croisé, encore

- Quand il en a plusieurs, c'est commode
- Il sonne et c'est argent comptant
- C'est lui qui pousse la locomotive
- Une histoire peut en entraîner une autre
- Le couvert y est mis

Avec et sans

Par une nuit sans lune, quand elle est sans sabot
Sa chaussette avec trou, c'est affaire de culot

Avec un petit pied, montrez votre chaussette
Avec un trop grand nez, chaussez d'autres lunettes

Espérantie, le 5 décembre 1999

à Madame Priti SINGH, Responsable de l'Office du Tourisme des Iles Fidji

Objet: Mur du Millénaire

Madame,

C'est avec plaisir que j'accuse réception de votre invitation à l'emmurement solennel de mon invite aux générations futures.

Depuis que l'homme est homme, il a construit des murs, depuis le mur qui l'abrita du vent, depuis le mur de son Borie qui le garde des nuits fraîches, depuis le mur de ses maisons, de ses cabanons, de ses immeubles, de ses sièges, de ses salles de bains.

Murs domestiques, vous m'avez protégé, moi, petit de la terre.

Plus tard, j'ai construit des murs forteresse, et puis mon empire a grandi. J'ai construit le mur d'Hadrien, la ligne Maginot, le mur de l'Atlantique et celui de Berlin, le mur des lamentations.

Dois-je être fier de tous ces murs?

J'en retiendrai trois:

Les digues ou les jetées que les hommes se sont mis à plusieurs à construire, symbole d'un collectif.

La muraille de Chine, qui frappe un empire comme l'escargot parque son chemin de sa bave - Sait-il où il va, cet escargot?

Les murs des cathédrales, qui montrent que l'homme est plus qu'un escargot, parce que, même s'il ne sait pas où il va, il se demande où il va, et la gargouille tout en haut du mur est là pour implorer l'azur.

Chère madame Priti Singh, aujourd'hui, vous m'offrez un autre mur, celui de l'inutilité. Enfin, voilà un mur mathématique, cosmologique.

Croyez bien qu'il ne sera pour moi plus grand plaisir que de savoir enfin enfoui dans l'histoire d'un chiffre insondable quelques lignes qui vivront autant que l'homme vivra.

Je reste à votre disposition pour participer avec fougue à votre projet.

Veuillez agréer, madame, mes hommages et l'expression de mes sentiments les plus pacifiquement atlantique nord.

Sadlig Ertiamel

Réveillon du millénaire

Les passagers du réveillon de l'an 2000 en ont été pour leurs frais.

Le Club Méditerranée a eu plus de 80 000 demandes pour fêter 12 fois les 12 coups de minuit à bord du Concorde.

Les cent passagers, élus sur une sélection littéraire, se sont retrouvé à Roissy pour un décollage à 23h45. Le premier bouchon de champagne a sauté à minuit, heure française.

En sautant, le bouchon a malencontreusement mis en défaut un circuit électrique déclenchant un mini-incendie et la panne du système de pressurisation.

Le réveillon a dû se terminer plutôt que prévu, par un atterrissage d'urgence à l'aéroport de Brest.

Ainsi s'acheva un réveillon qui aurait dû entendre sonner minuit de Paris à Tokyo. Il aurait suffit que le Concorde volât à la vitesse du soleil autour de la terre, c'est à dire à 1200km/h.

C'est par le train que les passagers ont regagné Roissy quelques heures plus tard, dans une morosité que l'on devine.

Comble de malheur, les caisses de champagne prévues pour la suite du voyage aérien furent oubliées à Brest.

Face au mécontentement, le Club décida d'offrir aux passagers une nouvelle chance, celle de voir la terre par le Pôle, et d'y faire 12 fois le tour en une heure, ce qui permettrait aux passagers de prétendre vivre en avance de 12 jours.

Au moment d'embarquer pour la deuxième fois, certains s'avisèrent que seul le Pôle sud était visible un 1er janvier, le Pôle nord étant plongé dans la nuit polaire de l'hiver.

Ce n'est que dans l'avion que les pauvres élus apprirent de la bouche du commandant qu'un vol au Pôle sud était techniquement impossible.

Inventaire 1998

Je me souviens de mes oubliés

Je me souviens de la perte de mon agenda pense-bête

Je me souviens d'une mémoire tremblotante

Je me souviens des larmes du sang des peuples innocents et du cynisme politique

Je me souviens de mes révoltes silencieuses et de la faiblesse du monde

Je me souviens large

Je me souviens proche

Je me souviens de Jeannot, aujourd'hui enterré

Je me souviens du meilleur bohémien des vingt ans passés

Je me souviens des voix de la Louvière et du ciel bleu au-dessus du large vallon

Je me souviens d'une fille radieuse au bras d'un beau capitaine

Je me souviens d'un fils drôlement militaire, au demi-tour-droite d'opérette

Je me souviens du Col Fromage et du Col des Etronques, au pas le pas dans les chemins perchés, dans les chemins herbus, dans les chemins de mélèzes

Je me souviens des esquisses au pastel

Je me souviens de la première pierre

Je me souviens d'un remerciement

Je me souviens de la beauté du monde et de la frénésie de la vie.

...

1999

"Du neuf et encore du neuf pour donner dans le mille"

"Le changement est la seule chose qui dure"

Boule de neige

La neige

La neige tombe

La neige tombe drue

La neige tombe drue en flocons

La neige tombe drue en flocons blancs

La neige tombe drue en flocons blancs voletant

La neige tombe drue en flocons blancs voletant doucement

Qui?

Qui c'est?

Qui c'est-y?

Qui c'est-y celui-ci?

Qui c'est-y celui-ci? Qui?

Qui c'est-y celui-ci? Qui c'est?

Qui c'est-y celui-ci? Qui c'est-y?

Qui c'est-y celui-ci? Qui c'est-y celui-ci?

Qui c'est-y celui-ci? Qui c'est-y celui-ci? Qui?

Aimes et fais ce que voudras

Il faut aimer la vague salée, fille du vent

Il faut aimer son écume blanche

Il faut aimer le bateau qui balance

Il faut aimer larguer les amarres et voir le port qui diminue

Il faut aimer l'infini de la courbure invisible de la terre

Il faut aimer entrer au port, de l'autre côté de la mer

Il faut aimer plus loin, toujours plus loin.

Amen

Cherchez l'e

J'ai vu mon mal si noir, dans un flot sanglotant

Moi, Roi de France et wallon, sans maison à Paris

Quand Orion n'y croit plus, mon harmonica blanc

A raison trois fois plus quand son son s'alanguit

Dans ma nuit sans ta voix, toi qui m'aura conduit

Fait moi voir Toronto, Panama ou Calvi

Un mur bleu, l'armada qui combat devant moi

Un miroir où mon mal au plus mal tu l'y vois

Soit l'Amour ou Daphnis, Pantalon ou Fanchon

Mon front rougit parfois d'un câlin si royal

J'ai un air pour toi, grand dadais caporal

J'ai dix huit fois promis mon doux corps à Caron

Soufflant tout à la fois l'harmonica maudit

D'où sort dix huit soupirs quand parfois tu souris.

Heure d'été, heure d'hiver

Changement d'heure

Caricature technocratique

pourquoi chercher midi à quatorze heures

n'est-ce pas mieux que le soleil soit là-haut à midi

Comme si le cours de la terre devait être fixé

par le roi

Le roi, c'est moi, paysan de Lozère, mes vaches me réclament

sans connaître l'heure de l'Eglise

ignorant l'heure laïque

Le roi, c'est moi, quand je lève le rideau de fer

de mon magasin de chaussures

Qu'a donc le ministre à voir avec ce bruit qui réveille la rue

Le roi c'est moi, l'instituteur

J'ai dit à toutes les mamans qu'il fallait apprendre tôt

A cinq ans, l'esprit est vif le matin

sauf quand le diable, dans sa lucarne,

m'a tenu éveillé jusqu'à ce que la Bretagne se couche

Il suffirait que le diable se mette au soleil de chacun

A Nice, on saurait l'horreur des guerres du monde

la moitié d'une heure avant Brest

La bonne affaire

Hélas, les représentants du peuple sont déjà

à l'heure de l'Amérique

à l'heure où l'on gagne beaucoup d'argent

Représentez nous et représentez vous

Il n'y a pas d'heure pour la bêtise!

Conscience

L'autre jour, un ministre a joué les entremetteurs.
Il s'agissait seulement qu'un fabricant d'armes français
décroche un joli marché d'avions de guerre.
C'est bon pour l'emploi!
C'est mauvais pour ma conscience.
Moi citoyen, j'ai le gouvernement que j'ai demandé.
Fleurissez, bombinettes, les âmes qui sont là-dessous
ne sont pas des âmes françaises

Météorite

J'étais petit bout de terre, errant là, dans l'univers
Avec quelques vermisseaux de bactéries endormies
Un jour, j'ai passé, au large de la planète terre
Pas assez au large
J'ai été pris dans le filet de Newton
Juste ce qu'il faut pour me mettre à lui tourner autour
de plus en plus près
A la fin je n'en pouvais plus
Alors je suis tombé
J'ai eu très chaud, presque tous mes vermisseaux ont péri
Il en restait à peine deux
Ils se nommaient
Adam et Eve, je crois

Percolation

L'entêtement de l'eau est grand, vous
le savez

Un petit trou,
elle vous coule !

Elle vous coule le long du cou !
elle vous coule le bateau !

Quand elle est furieuse,
elle saute.

Elle ne s'avoue vaincue que
lorsqu'elle est au fond,
au plus creux.

Illusion!

Elle n'a pas gagné,
elle aura mouillé le fond,
sur un millimètre,
sur un centimètre,
sur un mètre.

Mais un millimètre plus loin,
les petits grains voisins
...sont secs !

Percolation madame Calgon

Percolation

L'eau s'acharne
fait le tour d'un grain
puis passe entre les grains suivants
s'acharne de grain en grain
et de grain en grain
s'épuise de petits trous en petits trous
et de petits trous

en petits trous
jusqu'à un petit trou,
tout petit
qui sait lui dire
Halte-là
la délinquance ne passe pas
la guerre s'arrête là
Mais quelquefois pourtant
tous les grains
qui se sont tenus les coudes
ne sont pas assez nombreux

Alors, la délinquance passe
Emporte tout sur son passage
Et son flot de nouveau grossit

Et la guerre avec lui...

Hors contexte

L'expert avait dit que l'ordinateur était déterministe

01 Janvier

Mois premier, drôle de zéro un
selon les informaticiens

Nuits refroidies mais jours plus longs
Tristesse ou bonheur, c'est selon

En cet instant dans le monde

En cet instant dans le monde
Un homme réfléchit tout bas
Domine la bête immonde
Au profond de son coeur qui bat

En cet instant dans le monde
Le soleil assèche les pleurs
De ces enfants que l'on gronde
Dans le torrent de leurs malheurs

En cet instant dans le monde
Un bateau largue les amarres
Un autre voit au loin le phare
Tous ces va-et-vient abondent

Haïku du métro

L'attaché case courre
sur la grève SNCF
bonjour le retard

Haïku de la lune

Orient au soir pleine
Le matin à l'occident
Sauf la nuit est noire

Salle d'attente.

La salle d'attente est vide. Elle ressemble à un couloir un peu large. pas une fenêtre, la lumière blanche des néons, une odeur d'hôpital avec des relents d'ammoniac.

Les chaises sont alignées sur le coté gauche. Sur l'avant-dernière, une cage. Ni une volière, ni une cage de hamster. Dans la cage, un bac à deux niveaux, avec un plan incliné entre les deux. Au fond du bac, un peu d'eau glauque un peu rougie.

Dans le silence, un dialogue derrière la porte, avec de temps en temps comme un claquement de mâchoires, et puis un coup sourd.

"Il se réveille"

"Je vais l'endormir encore le temps du retour"

La porte s'ouvre.

"Dans un mois, il sera trop grand"

Un femme en manteau léopard sort avec un petit crocodile, 35 cm à peine.

Elle le place dans la cage qu'elle referme.

Le vétérinaire pose la cage par terre.

La femme s'en va en traînant la cage comme une valise à roulette.

Viens, petite Jeannette

J'ai posé ma brouette
Quand j'ai vu la Jeannette
Avec sa cigarette
Elle était si coquette
Je me suis mis en quête
De bien faire sa conquête

Refrain Quand on a que l'amour
Notre vie suit son cours
On dirait pour toujours

J'y ai mis ma passion
Elle mit compassion
Et tous deux en mission
D'aimer sans prétention
Sans prêter attention
Et sans conversation

Ainsi j'ai vu l'image
De Jeannette la bien sage
Qui m'offrit son corsage
Au lieu d'un bon fourrage
Je lui fis bon présage
D'une brouette d'hommages

Quand les trains n'avaient pas de nom

Fernande, de toute sa vie, n'avait pas eu une minute à elle. Des souvenirs, elle n'en avait guère, on ne se souvient pas quand on trime. La seule vision fugace qui lui restait lui venait de ses dix ans, quand son oncle l'avait installée sur le porte-bagage du vélo, un dimanche de mai. Ils avaient été jusqu'à la gare, voir les trains. La première fois, elle avait eu peur, face à cette immense locomotive qui fonçait vers elle, fumante de toutes ses ouies, noire et luisante de suie, dans un halètement rythmé par les puissantes bielles qui bougeaient comme des bras monstrueux, machine inimaginable pour Fernande qui n'avait jamais quitté son faubourg.

Les trains suivants, elle avait dominé sa peur et chaque locomotive, chaque wagon, lui semblait magique. Existait-il donc un monde qui n'avait de nom, un monde d'où sortait le train, et des hommes et des femmes qui venaient de ce

monde et d'autres hommes et d'autres femmes qui montaient dans ce train vers un autre monde qui n'avait pas non plus de nom?

Elle avait fini par questionner son oncle

"Comment ça s'appelle, là-bas où ils vont?"

Alors son oncle lui avait montré le grand tableau des noms magiques: Clermond-Ferrand, Langogne, Vienne, Madrid.

"Voilà, ce soir ou demain ils seront là-bas"

Et Fernande s'était demandé combien belles pouvaient être ces villes pour qui l'on avait construit ces trains, des trains où l'on pouvait même dormir.

Elle garda pour elle le reste de la lecture du tableau, où d'autres noms magiques s'affichaient: Talgo, Orient-express, Cévenol...

Lorsque, sur le côté d'un somptueux wagon où les gens semblaient à table, servi par un cuisinier en grande toque

blanche, elle déchiffra un des noms du tableau, elle comprit que les trains avaient un nom. Si l'on pouvait les nommer, c'est qu'on pouvait les dominer. Alors elle n'eut plus peur. C'est ainsi qu'elle commença à les aimer.

Elle ne revint à la gare qu'une seule fois, pour son voyage de noces. Mais quand on est pauvre, le voyage de noces s'arrête à la gare, et les pauvres regardent passer les rêves. Elle s'était souvenu du nom des trains, mais cette fois, sur le tableau, presque tous les noms des trains avaient disparu. Ce n'était plus que des numéros, une pauvre série de chiffres, avec parfois une lettre qui les égayait un peu.

Fernande s'était dit que les hommes devaient dominer un peu moins leur affaire.

"Un numéro, ça fait pas, chez les hommes". Dans son patois, c'était un reproche. "Mettez-voir un numéro sur homme, de quoi qu'il a l'air?" Alors elle s'était prise de pitié pour ces trains. "Sûrement qu'on y

mange plus comme avant, sûrement qu'on n'y dort plus dans un lit."

La vie de Fernande avait passé, dure, sans beaucoup de joie, mais dans la chaleur des pauvres. Elle avait oublié les trains.

Un jour, ses cheveux étaient blancs, le corps avait pris ses disgrâces, le mari était mort, les enfants avaient déjà leur vie, un jour, elle reçut une lettre, d'un notaire. L'oncle était mort et lui léguait quelques sous, beaucoup trop pour qu'elle sût qu'en faire. Alors elle se souvînt des trains

Elle acheta une valise, la moins chère, mit ses souliers les plus solides et partit à la gare.

"Merci Tonton, je vais voir le monde, celui qui ne s'appelle pas"

Et pendant six mois, elle navigua de gare en gare, en faisant bien attention de monter dans un wagon seulement quand le train n'avait pas de nom.

Une histoire d'îles

Il y a bien longtemps, dans la plus haute antiquité, les collines savaient se parler. Quand l'une d'entre elles voulait dire à l'autre quelque chose, elle murmurait son message dans le vent du soir. Quelque mulot, ou une hermine, parfois une vipère ou une araignée, entendait la plainte ou le soupir de contentement de ce bout de terre que chacun louait à l'année. Alors chaque animal devenait le colporteur de la plainte, du soupir, ou de quelque histoire plus grave: la mort d'un arbre, un éboulement, que sais-je, tout ce qui peut arriver à une colline pendant sa longue vie.

Et chacun de ses habitants se sentait investi de propager l'histoire jusqu'à la colline voisine, et ainsi de suite, jusqu'à ce que tout le canton sache la vie de tout le canton. Bien sûr, dans les vallées, veillait un ruisseau, ou une rivière qui arrêtait le messager et parfois le noyait. Mais le plus souvent, le message passait de branche en branche grâce à l'écureuil contrebandier ou à l'araignée d'eau.

Ainsi, pendant longtemps, la vie continua. Un jour, cependant, une des collines qui surplombait la mer, raconta que pour la première fois, les vagues avaient mouillé la futaie de chênes. Sur le moment, la colline avait cru à une simple colère de la mer. Mais d'année en année, la mer se fit plus pressante. Elle rugissait et disait: " C'est à moi, c'est à moi". Comme si quelque chose pouvait être à quelqu'un...

Insidieusement, l'eau montait.

Un jour, un fond de vallon fut humecté d'eau salée. Les deux collines s'en étonnèrent. Avec effroi, elles découvraient que la mer avait maintenant gagné la gorge par où passait leur rivière. La rivière se sentit comme amputée. Les gorges fières n'étaient plus les siennes. Les collines, qui pourtant avaient de la mémoire, commencèrent à oublier leurs pieds verdoyants qui changeaient de couleur selon les saisons.

Un autre grand choc, ce fut l'année où la mer gagna le col qui joignaient deux collines. Elles se séparèrent à longs regrets, qui durèrent plusieurs centaines d'années, jusqu'à ce que le gué disparaisse le jour entier. Avant, bien sûr, on pouvait se rendre visite, à marée basse. Mais maintenant, il n'y a guère plus que la mouette pour porter les messages.

C'est ainsi que la colline se fit île.

Au marché

Tu avais un chapeau habillé de fruits et de fleurs, que tu mariais en riant avec les cucurbitacées en vente par montagne, là, dans un coin ensoleillé du marché. Tout d'un coup, ton sourire s'est figé. Tu m'as fait peur. Et puis non, à bien regarder, tu ne respirais pas l'angoisse. C'était comme si ton esprit avait soudain un bond dans l'histoire. Tu le fixais trop fort, cet homme arrêté sur le seuil du marchand d'olives.

Ce n'est qu'au bout d'un long moment que tu revins ici, dans le brouhaha des chalands. Tu m'as alors dit: "Tu l'as vu, n'as-tu pas cru que c'était ton père?".

Heptasyllabes

Vendredi jour de poisson
Hebdomadaire la chanson
Cette odeur pestilentielle
Oh, mon Dieu! quelle vaisselle!

L'hiver serait long

Léon Froment était parti, ou, plutôt, elle l'avait chassé. C'était intenable, depuis des mois, il se saoulait tous les soirs. Violence, dialogue d'ivrogne. Il se levait de plus en plus tard et le travail restait en plan.

Au début, elle avait essayé de l'aider. Rien n'y fit. Un jour de l'été, elle l'avait traité comme on peut traiter un ivrogne. Léon Froment eut honte. Il s'en alla.

Alors, elle se mit elle-même au tracteur, aux vaches, aux cochons, aux chèvres, aux poules, aux canards, à la luzerne, au potager...

Ce fut quand la botteleuse dérailla, en début d'automne, que Maxime l'entendit, derrière la haie,

" Je n'y arriverai pas. Je crois que je n'y arriverai jamais!"

Pourquoi passait-il là, sur ce chemin, à ce moment? Même lui ne l'a jamais su. Il était là, et il avait entendu.

Hilda, il ne la connaissait guère. Il savait qu'elle était arrivé là vingt ans plus tôt, au sortir de la guerre, et qu'elle ne demandait rien à personne, sauf à Léon Froment, c't'ivrogne.

Maxime poussa la barrière et monta dans le champ. Hilda était assise par terre et pleurait sans bruit.

Quand elle le vit, là, qui venait vers elle, elle aurait voulu réagir. Elle n'en avait pas la force.

Maxime comprit vite. Une botteleuse qui déraille, quand on ne sait pas, on ne peut pas s'en sortir tout seul.

- Tire sur la barre, commande-t-il

Lui, il empoigna la chaîne d'une main et fit levier avec la pince. Il y eut un claquement.

Le soir, le champ affichait cinquante belles bottes de paille.

Maxime resta.

Aux premières gelées, toute la paille était dans la grange, les pommes de terre à l'abri.

L'hiver serait long, il pouvait commencer.

Les chemins du temps

Les deux cotés du fleuve
Ne se ressemblent plus
Le méandre a creusé
Sur une rive le temps rude
Et sur l'autre l'expérience
Pour que la vie s'écoule

Si le voyage est long
La fleur coupée se fane
Et le caillou remue
Si le pied n'est pas nu

Haïkus

Le brouillard se lève
Je ne sais plus où je suis
La piste me mène

Crime politique
à qui profite-t-il
on a une piste

PPPPP

Pépé l'a piégé par la patte avec de la pâte à papier. Pour le papier, il avait mis du papier journal en papier recyclé que le postier lui avait

porté. Il avait lu un papier nul sur les sans-papiers. Après, il l'avait placé sous la pluie, pour pouvoir le pétrir. Il aimait ça, pétrir le papier journal, plein de pluie, un peu poissant. Puis un peu de farine avait précipité la pâte en une espèce de colle, qu'il emporta avec précaution dans un plat en pyrex. Le plat plein de pâte fut déposé sur la pierre en plein milieu du passage. Le pélican y posa le pied, ou plutôt la patte. Il était pris.

PPPPPPP

On ira en noria s'épanouir à Rouen, peinards, parés pour le pire, plein d'or pur.

Eon le puîné pria dans le pré et renia pour des prunes

Cet âne prit un pou sur sa peau, près du rein, pour en nourrir un râne plein d'ire après un paon qui rua

Noué au rein, Néron le roi puisa une roupie pour du pain pané rapé et pour une poire, dans la rue d'Europa en ruine, coté pair.

Heptasyllabes

Vendredi jour de poisson

Hebdomadaire la chanson

Cette odeur pestilentielle

Oh, mon Dieu! quelle vaisselle!

Pentasyllabe

Le tambour qui roule

Inquiète l'enfant

Noyé dans la foule

Sa mère le défend

Un air de revanche

Monte à l'infini

Et de branche en
branche

Détruit tous les nids

Sans loi ni lumière

Tout s'écroulerait

Un seul mur de pierre

Cache la forêt

Froides sont les gouttes

Je chercherai un toit

Au long de la route

Tristement sans toi

En guerre les femmes

Ne vivent que pour

Sauver quelques âmes

Par tout leur amour

En guerre les femmes

Ne savent avoir peur

Même face aux flammes

Nocives vapeurs

Et que tout s'écroule

Où donc est la loi

Dont chacun se saoule

Aux jours de grand froid

Cherchons la rencontre

Dans tous les écrits

Où ta mère montre

Comment tu souris.

Mémoire

Je me souviens des deux gros magnolias dans la cour intérieure du collège

Je me souviens de l'odeur de vase qui parfumait le port en donnant l'heure de la marée

Je me souviens du pain de glace, acheté au poissonnier, aux midis de l'été

et des bûches de chênes coltinées dans le noir de l'hiver

Je me souviens des crosses, des mîtres, des ors et des bagues à baiser sous la cathédre

Je me souviens des colombages qui se rejoignent aux ciels des rues médiévales, au sortir de la cathédrale

Je me souviens des soufflets à pédales, les muscles de la musique qui sortait des tuyaux de l'orgue

Je me souviens des ardoises à plat, sur le mur large qui défendait des eaux, entaillées des blasons et devises des grands, les nouveaux bacheliers

Je me souviens de l'autre scène de l'Opéra, là-haut sous les coupoles

Je me souviens du granit rugueux et franc où le pied du grimpeur s'affermi de plaisir et que la main prend plus qu'elle n'agrippe

Je me souviens de l'étrave qui déchire la peau blanche de la banquise

Je me souviens de l'odeur âcre des pavés déterré et de leur goût d'espoir

Je me souviens du continent de l'abstrait de ces cours de mathématiques, où la pensée et la vision se rejoignent

Je me souviens de la rivière cristalline et du corps des jeunes baigneuses

Je me souviens de la vague rageuse qu'on attrape à plein bras

Haikus

Le bon garnement
tire la langue aux passants
Ah la bonne fessée

La fessée est trop forte
déchire le pantalon
on n'y voit son cul

Le vent s'est levé
dans le ciel le cerf-volant
déploie ses couleurs

L'enfant étonné
crie et poursuit en riant
le vol du chapeau

Le vent d'hiver crie
tu es bien enmitouflé
le nez refroidit